

Jésus-Christ, prêtre et carme, le *Supplément de la Vie Spirituelle* n'aurait pu naître ni poursuivre ses travaux.

Il était digne et juste que cela fut dit dans cette revue, en hommage de gratitude et d'amitié fraternelles¹.

1. *Supplément de la Vie Spirituelle*, n° 63, 4^e trimestre 1962.

Louis Beirnaert, S. J.

Avec la disparition du Père Bruno, les psychologues ont perdu l'un de leurs meilleurs amis. Le Père Bruno, c'était pour chacun de nous la chaleur d'un accueil assuré, la liberté de s'exprimer dans les congrès des « Études Carmélitaines », les rencontres exceptionnelles qu'il ménageait, le sentiment de créer ensemble quelque chose de rare : le climat d'un moment de grâce, un recueil précieux. Nous sentons de nouveau cette solitude dont il nous avait aidés à sortir. Il nous avait permis d'être entendus des théologiens et des savants et nous les avait fait entendre dans des réunions où la nature et la grâce se composaient harmonieusement.

Ce fils de l'Église et de saint Jean de la Croix n'avait rien d'ecclésiastique. Humain, il nous accueillait tout entiers. En vérité, il nous traitait bien de corps et d'âme. Ce charme qu'il exerçait sur chacun de nous, il le devait, je crois, beaucoup moins à son besoin de créer de la sympathie – qui était grand – qu'à sa participation à une expérience humaine et spirituelle en laquelle nous reconnaissons la nôtre.

Pourquoi parler ainsi de l'homme? C'est que l'apport du Père Bruno à la psychologie religieuse passe par son apport aux hommes que sont les psychologues. Il n'était pas un spécialiste et n'a pas enrichi la psychologie comme science ; il a fait autre chose, il était autre chose, de plus essentiel peut-être pour la psychologie et pour les psychologues ; il leur a donné une audience, il les a fait entrer dans un dialogue étonnamment large, il a contribué à leur assigner place et sens dans la recherche religieuse, il les a accueillis et parfois recueillis comme des frères en l'homme et en Dieu. Les rencontres de la rue Scheffer et les congrès d'Avon, en tant qu'événements, restent pour nous le plus précieux de ce qu'il nous a donné.

Cela devait être dit avant d'aborder l'œuvre écrite du Père Bruno et de ses collaborateurs des « Études Carmélitaines ».

Lors de la publication de *La Belle Acarie* en 1941, certains critiques se sont offusqués de la part accordée par l'auteur à l'étude de la vie conjugale de son héroïne, et de l'insistance qu'il mettait à défendre la compatibilité de l'état de mariage et de la vie mystique. Le ton, certes, est parfois passionné et la plume aurait pu se faire plus légère, mais face à des habitudes trop tenaces ne fallait-il pas montrer, fût-ce avec véhémence, que la vie spirituelle, jusque dans ses plus hauts états, se mène dans une psychologie humaine, avec ses traits propres, et que la sainteté la plus comblée peut fleurir dans une vie d'épouse, au sens plein du terme, aussi bien que dans le célibat consacré. Pour le Père Bruno, une biographie de mystique ne serait pas complète sans que l'étude psychologique n'y ait sa place, et pour la bien mener il faisait appel, non seulement aux ressources de sa finesse propre, mais aux méthodes que lui fournissait la psychologie contemporaine : il en accueillit largement les diverses orientations dans les « Études Carmélitaines ».

La psychiatrie classique est spécialement entendue à propos des phénomènes extraordinaires de la vie religieuse : manifestations sensibles de la vie mystique ou pseudo-mystique, apparitions, cas de possessions, etc. La compétence du psychiatre est reconnue pour rendre compte de certains phénomènes ou de certains aspects. Mais en même temps il est soigneusement mis en relief que tous ces phénomènes, et souvent la totalité de l'un d'eux, ne peuvent se réduire à un conditionnement psychopathologique... Les études sur la Madeleine de Pierre Janet, sur le P. Surin, sur Marie-Thérèse Noblet, sur les apparitions de Beauraing, sur divers cas de possession, sont caractéristiques de ce double souci de faire une place à la psychiatrie et d'en marquer les limites. Cette place est loin d'être incontestée, même aujourd'hui, et il fallait un courage certain pour affronter et mettre en question ce besoin de merveilleux qui hante l'imagination de beaucoup de croyants.

La même préoccupation de délimiter un domaine se manifeste à propos de la psychanalyse, à laquelle les « Études Carmélitaines » ouvrent leurs pages largement après la dernière

guerre. Problème délicat, que celui de faire une place à une discipline qui suscitait alors une grande défiance, de par son projet de dire son mot non seulement dans les manifestations extraordinaires de la vie religieuse, mais dans le domaine entier de celle-ci. Le Père Bruno reprend à son compte la distinction de Dalbiez entre méthode psychanalytique et doctrine freudienne, et, rejetant la doctrine en ce qu'elle a de réducteur, il demande au psychanalyste d'appliquer sa méthode pour rendre raison d'aspects particuliers, excessifs, ou pathologiques, de la vie religieuse. Ici encore, une place est reconnue, mais des limites sont tracées : les conflits inconscients n'expliquent pas tout, et surtout il ne saurait être question pour la psychanalyse de réduire l'inquiétude humaine en ce qu'elle a de fondamental.

Ces positions peuvent paraître faciles, voire banales. Beaucoup les tiennent de bouche, mais il en est peu qui les tiennent fermement lorsqu'il s'agit des applications... Ce n'était pas là sous la plume du Père Bruno concessions apparentes, mais conviction génératrice d'actes.

L'ouverture est certaine ; elle était courageuse ; elle prenait la forme d'une délimitation de domaines et de compétences. Une dualité demeurait : le psychologue d'une part, le religieux de l'autre. D'où l'impression d'une coexistence à laquelle manquait un principe d'unité. Le Père Bruno ne pouvait pas ne pas le sentir. C'est alors qu'il s'est tourné vers la psychologie analytique de Jung pour tenter une réconciliation entre psychologie et religion, psychologue et croyant. Et ici, alors que sa démarche était toute de prudence à l'égard de la psychanalyse freudienne, il accueille largement les perspectives jungiennes. Il ne manque certes pas de faire les réserves d'usage sur la portée uniquement psychologique des propositions de Jung, et sur leur insuffisance au plan métaphysique, mais il les fait siennes. Elles lui permettaient, tout ensemble, de placer la tendance religieuse au cœur de la psychologie, de restaurer sur le plan psychique la valeur d'un merveilleux détruit comme fait historique, de mettre en relief la parenté archétypale des grands symbolismes des diverses religions, de donner un sens à la fois psychologique et religieux aux productions artistiques, en un mot de manifester que le psychique en son fond est religieux, et que le religieux est psychique (sans pourtant n'être

que cela). On comprend sans peine la séduction évidente que la psychologie jungienne a exercée sur lui durant la dernière décennie de sa vie. Ce rassembleur, profondément épris d'harmonie, a cru trouver en elle une synthèse, au moins sur le plan empirique et phénoménal, car au niveau métaphysique il adhère à la synthèse thomiste et demandait régulièrement aux théologiens d'en proposer un des aspects à l'audience de ses congrès.

S'il faut caractériser la démarche qui fut celle du Père Bruno et de beaucoup de ses collaborateurs, nous dirons donc qu'en un premier temps elle s'efforce de remplacer la guerre par la coexistence – faut-il dire pacifique? Et qu'en un second temps elle tente de fusionner le psychologique et le religieux au niveau empirique. Le métaphysicien thomiste, et surtout le spirituel, continuant à affirmer – et avec quelle ferveur – la transcendance et l'amour de Dieu.

Cette position a ses faiblesses qu'il ne faut pas cacher. On peut mettre en question la psychologie jungienne, et se demander alors ce qui reste de cette tentative de réconciliation à laquelle s'est livré le Père Bruno. La quête de cette dernière ne requiert-elle pas que l'on remonte jusqu'au mouvement même par lequel l'existence pose des phénomènes susceptibles d'être qualifiés, les uns de pathologiques, les autres d'authentiquement religieux? Pour tout dire il ne suffit pas de parler de « concomitance » à propos des phénomènes pathologiques et des phénomènes mystiques, chez Surin par exemple; encore faudrait-il montrer comment cette double orientation répond d'un côté à une existence qui se ferme et retombe, et de l'autre à une existence qui s'ouvre et progresse. On en arrive alors à concevoir que l'expérience pathétique du schizophrène et celle du mystique répondent toutes deux aux mêmes questions fondamentales, mais en sens inverse. Dès lors le psychotique n'est pas pour nous un « autre » il est une possibilité, une virtualité vivante en chacun, tout autant que le mystique. Toute problématique qui se contente de délimiter des domaines, et de situer des phénomènes dans un champ, à côté d'un autre, ne peut rendre raison de cette humanité essentielle de la maladie mentale, et donc de cette unité en mouvement qui lie et oppose phénomènes pathologiques et phénomènes religieux.

Ce qui vaut pour la psychiatrie vaut, à plus forte raison, pour la psychanalyse. S'il est vrai que cette dernière n'est pas, comme on le dit trop souvent encore, une entreprise de réduction du « supérieur » à « l'inférieur », mais une recherche pour manifester à quel point la destinée du « supérieur » est déjà engagée dans les plus humbles traits de ce qu'on appelle l'« inférieur », et une immense question adressée à l'homme moral et religieux : « Et toi à quelle expérience et à quel affrontement de ce qui est toi-même te dérobes-tu derrière ta vie morale et religieuse, de quel esprit es-tu? », on entrevoit que le sujet ne peut pas ne pas être concerné par elle dans sa totalité, jusque, et y compris, dans son inquiétude – que la psychanalyse ne fera que purifier et qu'aviver. Expérience psychanalytique et expérience mystique ne se confondent pas, mais elles sont sous-tendues toutes deux par un mouvement de mise en question radicale, par une négativité, qui débouche dans le premier cas sur une question à laquelle la psychanalyse ne répond pas, et dans le second cas sur une question à laquelle Dieu répond.

Qu'on nous comprenne bien. Il ne s'agit pas ici de rompre une lance avec le Père Bruno, mais de reprendre son travail au point où celui-ci s'est arrêté. Car il y a eu un arrêt. Quelle œuvre humaine n'a le sien? Cet étonnant chef d'orchestre qui a tenu sous sa baguette certains des chercheurs les plus éminents de ce temps, n'a jamais donné le départ en ses congrès aux théologiens et aux philosophes qui sont les plus engagés aujourd'hui dans une perspective historique, dialectique et existentielle. De grands noms sont absents au sommaire des « Études Carmélitaines ». On a dit que c'était par prudence. Mais le Père Bruno n'a-t-il pas montré qu'il était capable d'audace? Je crois plutôt qu'il s'agissait chez lui d'une crainte sourde, d'une sorte de défense devant ce qui risquait de l'entraîner plus loin qu'il ne voulait, qu'il ne pouvait aller. Il avait besoin de cadres et d'appuis à l'abri desquels il pouvait œuvrer pour ce qui fut un de ses grands desseins : acclimater la psychologie dans le domaine religieux. C'est parce qu'il sentait qu'il ne pouvait faire de la psychologie religieuse sans être concerné jusqu'à l'angoisse, qu'il est allé jusqu'à un certain point, mais pas plus loin.

Là aussi nous le sentons fraternel. Ses craintes et ses limites rencontrent les nôtres. Ce ne sont pas les mêmes, bien sûr, mais ce sont toujours des craintes et des limites. Quelles que soient notre démarche et notre philosophie, il y a toujours des moments où le chemin se mue en barrière, et la pensée vivante en système arrêté.

Et voici qu'en terminant je m'interroge sur le sens de ces quelques pages. Qu'ai-je voulu faire? Me situer devant vous, Père Bruno? Vous reconnaître et vous témoigner ma reconnaissance? L'un et l'autre probablement. Je vous revois avec votre finesse et votre fragilité... si peu dissimulée, homme dans un sens plein, fort et faible, si vrai. Quel appel vous nous adressez! Et je reviens toujours à ces rencontres d'Avon. On s'y sentait bien. On n'était plus seul. On ne pouvait certes pas tout dire. Il ne fallait surtout pas tout dire, et pourtant... C'était bien ainsi. Nous n'étions là que pour préparer autre chose, et en attendant pour goûter la joie d'une recherche commune, malgré tout. Nos rencontres étaient à la place d'une autre. Tout ici-bas est irrémédiablement blessé. Cela aussi, vous l'avez appris aux psychologues, P. Bruno, mais avec quelle tendresse!¹

1. *Études*, décembre 1962, pp. 394-398.

LE MOUVEMENT DES ÉTUDES CARMÉLITAINES LES CONGRÈS D'AVON ET LES ENCOURAGEMENTS DE L'ÉGLISE

par le Père Bruno de J.-M.
Extraits d'un texte paru dans *Nos livres
et nos auteurs* au 1^{er} novembre 1938 dans
un périodique d'information des Éditions
Desclée De Brouwer.

Vous me demandez pourquoi j'ai entrepris et comment j'ai réalisé notre *Revue Psychologique Religieuse*? C'est volontiers que je vais répondre à cette question qui intéresse les lecteurs et les amis de la *deuxième série* d'« Études Carmélitaines ».

Lorsque le vénérable Définitoire Provincial m'eut donné l'obédience le 16 mai 1930 de rechercher les moyens les plus opportuns pour assurer l'avenir des « Études Carmélitaines », je me mis à réfléchir. Et j'en vins aux trois conclusions ci-dessous qu'approuvèrent mes amis devenus mes collaborateurs depuis le 22 octobre 1930 où je fus nommé directeur des *Études Carmélitaines*.

Voici les conclusions dont je parlais :

1. Il ne fallait pas gaspiller ses forces dans des travaux et des luttes d'un intérêt rétrospectif, mais les réserver pour des questions vitales ;
2. Il ne fallait pas « recommencer » ce que d'autres faisaient avec succès ;
3. Il fallait considérer de très près le caractère intellectuel distinctif de sainte Thérèse d'Avila et de saint Jean de la Croix et s'en inspirer.

Il m'apparut alors avec évidence que nos grands mystiques étaient non des spéculatifs, mais des « praticiens ». L'idée d'une revue de psychologie religieuse - inexistante par ailleurs - était née.

Je dois confesser que le Ciel m'a toujours béni. A peine l'idée est-elle connue, que je recevais de la sœur de la « Madeleine » de Pierre Janet l'offre de toute la correspondance de l'héroïne de la Salpêtrière (avril et octobre 1931). Ce fut